

DU "LAMENTO DU JARDINIER" DE GIRAUDOUX AU DIALOGUE DE THEODORE ET D'ELECTRE DANS *ELECTRE OU LA CHUTE DES MASQUES* ^[1] DE MARGUERITE YOURCENAR

par Françoise BONALI FIQUET (Parme)

Si les auteurs dramatiques ont toujours eu une certaine prédilection pour la mythologie, on a pu observer une sorte de redécouverte du mythe antique dans la première moitié du XXe siècle. On en est revenu aux mythes les plus connus, aux malheurs des Atrides, des Labdacides, à Thésée, à la guerre de Troie ou encore à la légende d'Orphée pour tenter de donner une réponse aux angoisses et aux interrogations de notre temps. Comme l'a souligné François Jouan, en 1951, dans une étude consacrée au "Retour au mythe grec dans le théâtre contemporain",

L'histoire actuelle, avec ses guerres et ses violences qui changent la face du monde, nous porte à négliger les drames factices de l'adultère mondain et les malformations bénignes de la société et nous ramène devant les grandes, les insolubles questions : pourquoi sommes-nous ici-bas ? Que peut l'homme en face de cette fatalité qui s'acharne sur lui, déclenchant en trente ans deux guerres

[1] Ecrite durant l'été 1943, au cours d'un séjour de Marguerite Yourcenar dans l'île des Monts Déserts, *Electre* ne vit le jour qu'après la guerre, en 1947, dans la collection "Le Milieu du siècle", chez l'éditeur parisien Janin (pp. 21-66). La pièce parut en volume chez Plon en 1954, accompagnée d'un substantiel *Avant-propos* (pp. I-XXXIV). Nous citerons le texte d'après l'édition définitive qui a paru chez Gallimard en 1971, dans le *Théâtre II*, qui contient les trois pièces à sujet antique de l'écrivain : *Electre ou la Chute des masques*, *Le Mystère d'Alceste* et *Qui n'a pas son Minotaure ?*. Mise en scène pour la première fois en novembre 1954, au Théâtre des Mathurins à Paris, par Jean Marchat dont Marguerite Yourcenar désapprouva l'interprétation, *Electre ou la Chute des masques* a bénéficié au cours des dernières années d'un regain d'intérêt de la part des gens de Théâtre. De 1986 à 1990, trois metteurs en scène italiens, Luca Coppola, Ugo Margio et Mauro Avogadro l'ont tour à tour représentée, respectivement en Sardaigne, à Rome et en Sicile. Pour plus de détails, on pourra se reporter à notre bibliographie dans le *Bulletin* n° 7 de la Société

effroyables ? Quelle part reste-t-il au choix humain ? Et du reste, que choisir, de la raison ou de la folie, de la résignation ou de la révolte ? Toutes interrogations que se pose déjà le héros antique, toutes situations qui ont déjà quelque antécédent dans le trésor légendaire de la Grèce [2].

Par la permanence de leur message symbolique, leur émouvante simplicité et la puissance d'imagination qu'ils contiennent, les mythes antiques se sont imposés à des auteurs aussi différents que Gide, Claudel, Cocteau, Giraudoux et Sartre qui se sont servis des tragiques grecs comme d'écrans transparents entre le public et les problèmes de notre temps. Dans les sombres années de la "Drôle de guerre", cette universalité du langage mythologique est sans doute ce qui a le plus fasciné Marguerite Yourcenar, comme en témoigne cet extrait d'une étude qui vit le jour en 1944 dans les *Lettres françaises* publiées à Buenos Aires sous la direction de Roger Caillois :

La tradition grecque a été pour des générations de poètes cette clé des Champs Élyséens. Elle a résolu le double problème d'un système de symboles assez riche pour permettre les plus complètes confessions individuelles, assez général pour être immédiatement compris [3].

Alors que, pour réfléchir au poids de la fatalité sur l'existence humaine, elle avait d'abord pensé écrire une nouvelle version de l'aventure d'Hamlet, imaginant qu'il ne soit pas le fils du monarque assassiné mais au contraire celui de l'assassin et de l'usurpateur, elle se rendit compte bien vite de l'impossibilité de récrire *Hamlet* : "L'aventure d'Hamlet a beau sortir d'une

Internationale d'Études Yourcenariennes (novembre 1990), qui contient les actes des "Rencontres autour du Théâtre de Marguerite Yourcenar", qui se sont tenues à la Monnaie de Paris, les 10 et 11 juin 1989, à l'occasion de la "Première" de *Qui n'a pas son Minotaure ?* mis en scène par Jean-Louis Bihoreau.

- [2] François JOUAN, "Le retour au mythe grec dans le théâtre contemporain", *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, juin 1953, pp. 63-64.
- [3] Marguerite YOURCENAR, "Mythologie", *Les Lettres françaises* (Buenos Aires), n° 11, 1er janvier 1944, p. 44. Cet article a été réédité récemment dans le recueil d'essais posthume, *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 28-34, sous le titre "Mythologie grecque et mythologie de la Grèce".

Du "Lamento du jardinier" au dialogue de Théodore et d'Electre

chronique danoise du XI^e siècle, elle n'appartient plus qu'à Shakespeare", confesse-t-elle dans l'"Avant-propos" d'*Electre ou la Chute des masques* (p. 18).

C'est alors qu'elle se tourna vers le drame des Atrides : "L'histoire d'Oreste, précise-t-elle, m'offrit ce thème traditionnel, débrouillé d'avance, chargé depuis longtemps d'une accumulation de prestiges antiques et même de lieux communs, dont j'avais besoin pour préparer ce dénouement qui fit brusquement table rase de tout" ("Avant-propos", p. 19). L'épisode central de *L'Orestie*, à savoir le châtiment des meurtriers d'Agamemnon, Clytemnestre et Egisthe, par ses enfants, venait alors d'être repris à quelques années de distance par O' Neill en 1931 et par Giraudoux en 1937^[4].

Nous voudrions tenter ici une comparaison entre la version proposée par Giraudoux, qui fut jouée pour la première fois le 13 mai 1937 à Paris, au Théâtre de l'Athénée, sous la direction de Louis Jouvet, pour inaugurer l'Exposition Universelle, et celle de Marguerite Yourcenar écrite durant la Seconde Guerre Mondiale dans l'isolement de l'île des Monts Déserts. Opération paradoxale, assurément, si l'on tient compte de l'hostilité déclarée de Marguerite Yourcenar à l'égard du théâtre de Giraudoux, mais qui, croyons-nous, vaut la peine d'être tentée si l'on tient compte d'un certain nombre d'analogies qui émergent progressivement au cours de la confrontation des deux œuvres. En dépit de tout ce qui oppose ces deux auteurs, ils nous proposent, nous semble-t-il, une interprétation du mythe qui repose sur la même conception du tragique. Ce qui les a intéressés, c'est un conflit de valeurs, c'est l'affrontement idéologique des personnages dans une situation grave. Reléguant Oreste au second plan, ils concentrent les projecteurs sur Electre qui nous est présentée comme une justicière implacable qui va jusqu'au bout de sa tâche, restant aveugle devant la "miraculeuse" transformation d'Egisthe^[5], chez

[4] Sur ces deux œuvres, respectivement intitulées *Mourning becomes Electra* (en français, *Le Deuil sied à Electre*) et *Electre*, voir la fine analyse de Pierre Brunel dans le volume qu'il a consacré au *Mythe d'Electre* (Paris, A. Colin, 1971).

[5] A ce sujet, voir en particulier les scènes VII et VIII de l'acte II. Pour nos

Giraudoux, ou devant la générosité de Théodore et l'amour maternel de Clytemnestre dans *La Chute des masques* de Marguerite Yourcenar.

Alors que dans *l'Electre* d'Euripide, la protagoniste fait son entrée en scène dès le deuxième tableau, l'originalité de Giraudoux consiste à repousser son arrivée jusqu'à la scène IV. L'héroïne est d'abord connue indirectement. A la première scène, les petites Euménides font allusion à la rancune qui l'anime : "Depuis 19 ans elle amasse dans sa bouche un crachat fielleux" (p. 602) et, à la scène II, c'est l'enquête de l'Etranger (Oreste) qui nous donne la révélation d'Electre. La question qu'il pose au Jardinier pour savoir si c'est vrai qu'il va épouser la fille d'Agamemnon ("Que disent ces filles ! Que tu épouses Electre, toi, le jardinier ?" (p.613)), témoigne de son indignation. Cette mésalliance est à ses yeux un outrage à Electre. De manière paradoxale, la famille du jardinier – le Président, qui se dit son cousin, et la femme du Président, Agathe – s'oppose à ce mariage. Selon le Président, peu soucieux de l'humiliation qu'il signifie pour Electre, ce mariage constitue de gros risques pour la tranquillité du jardinier et de sa famille. D'Electre il faut tout craindre, dit le Président, "c'est le type de femme à histoires" (p. 604). Par cette définition lapidaire, il veut impressionner le jardinier qui s'empresse de préciser que s'il épouse Electre, c'est pour obéir à Egisthe.

Electre préoccupe parce qu'elle incarne la mémoire. La fille d'Agamemnon est comme un reproche vivant. Elle dérange par sa seule présence. Elle fera des scandales en rappelant la mort de son père. Le Président, lui, est pour un bonheur tranquille. Il a une conception simpliste de l'existence et divise l'humanité en deux groupes. "D'où vient que dans l'un l'existence s'écoule douce, correcte, les morts s'oublient, les vivants s'accommodent d'eux-mêmes, et que dans l'autre, c'est l'enfer ?" demande-t-il. Sans attendre la réponse d'Agathe, il précise lui-même : "C'est simplement que dans le second il y a une femme à histoires"

citations d'*Electre*, nous utiliserons le texte établi par Colette Weil dans l'édition de la Pléiade du *Théâtre complet* de Giraudoux, publiée sous la direction de Jacques Body (Paris, Gallimard, 1982), en nous limitant à indiquer la page entre parenthèses.

Du "Lamento du jardinier" au dialogue de Théodore et d'Electre

(p.604). L'Etranger, qui ne partage pas les vues du Président, réplique : "C'est que le second a une conscience" (*ibid.*).

A travers les phrases qu'échangent le Président et l'Etranger s'opposent deux points de vue diamétralement opposés et émerge l'idée que bonheur et justice ne sont pas conciliables : "Le bonheur n'a jamais été le lot de ceux qui s'acharnent. Une famille heureuse, c'est une reddition totale. Une époque heureuse, c'est l'unanime capitulation" (p. 605), dit le Président. Avec son acharnement, Electre est un obstacle au bonheur. En se rendant toutes les nuits sur la tombe de son père, elle dérange, elle réveille ce qui devrait rester couvert par l'oubli. Electre est comparable au pêcheur qui durant la nuit dispose ses appâts pour le lendemain :

Et chaque soir, elle va ainsi appâter tout ce qui sans elle eût quitté cette terre d'agrément et d'accommodement, les remords, les aveux, les vieilles taches de sang, les rouilles, les os de meurtres, les détritrus de délation ... Quelque temps encore, et tout sera prêt, tout grouillera ... Le pêcheur n'aura plus qu'à passer (*ibid.*).

Egisthe sait quelle menace latente constitue la fille d'Agamemnon pour les Argiens et c'est pour le bonheur de son peuple qu'il a dû "distraire Electre de la famille royale (p. 611)". Si Argos se trouve dans la situation florissante qu'il décrit, c'est parce qu'il a "mené une guerre sans merci à ceux qui faisaient signe aux dieux (*ibid.*)". Le mariage d'Electre et du jardinier voulu par Egisthe rentre dans cette stratégie. C'est parce qu'il a peur d'Electre – comme l'a bien compris le Mendiant – qu'il "la passe à une famille invisible aux dieux, amorphe et dans laquelle ni ses yeux ni ses gestes n'auront plus de phosphore, où le ravage restera local et bourgeois, à la famille des Théocathoclès" (pp. 616-617). Et comme s'il savait déjà ce qui va se passer, le Mendiant, qui tient le rôle du chœur antique et bénéficie du don de voyance, met le régent en garde contre Agathe, qui jouera effectivement un rôle décisif dans la découverte de la vérité : "Méfiez-vous. La petite Agathe n'est pas très mal. La beauté aussi fait signe (p. 617)".

C'est à la scène IV qu'Electre entre en scène. Elle arrive avec Clytemnestre, chargée de l'accompagner à son mariage. Dès les

premiers mots qu'elle prononce, Electre laisse échapper toute la haine qu'elle éprouve pour sa mère et saisit l'occasion de lui reprocher d'avoir consenti au sacrifice d'Iphigénie. Le ton âpre et l'agressivité d'Electre sont immédiatement soulignés par Clytemnestre : "Voilà Electre en deux phrases. Pas une parole qui ne soit perfidie ou insinuation" (p. 618). Le violent antagonisme des deux femmes remonte aux tragiques grecs et en particulier à Sophocle. Giraudoux s'est souvenu de la scène de l'Episode II, où Clytemnestre apostrophe Electre qu'elle a trouvée devant le tombeau de son père et lui reproche de l'avoir souvent outragée devant les autres. Ce qui frappe ici, c'est l'acharnement d'Electre et l'obstination de sa mère. Egisthe tente inutilement à plusieurs reprises de faire taire les deux femmes. Cette querelle introduit la question cruciale qui est de savoir si Electre accepte ou non le mariage que veut lui imposer Egisthe. Electre acquiesce mais, coup de théâtre, Clytemnestre a changé d'avis et, les sentiments maternels s'étant réveillés en elle, prise de compassion, elle s'oppose maintenant à ce que sa fille épouse un paysan : "Si Electre est malade, nous la soignerons, dit-elle, je ne donne plus ma fille à un jardinier" (p. 621). Suit une longue discussion entre Clytemnestre et le jardinier qui s'efforce de convaincre la reine des avantages d'un tel mariage pour Electre. Alors qu'Electre ne sourit jamais, dans son jardin il a cru reconnaître sur son visage ce qui ressemble le plus au sourire (p. 623). Dans son jardin, où poussent les légumes les plus variés et toutes sortes d'arbres fruitiers, Electre, selon lui, "évitera l'angoisse, le tourment et peut-être le drame" (p. 623). Seul le retour au rythme des saisons a quelque chance de neutraliser la fatalité : "Il est temps, juste temps dans notre ville de transplanter le malheur. Ce n'est pas sur notre pauvre famille que l'on greffera les Atrides, mais sur les saisons, sur les prairies, sur les vents. J'ai idée qu'ils n'y perdront rien", dit-il (*ibid.*). Le Mendiant invite la reine à se laisser convaincre : en épousant le jardinier, Electre "y gagne la vie" (p. 624).

Si le mariage d'Electre avec le jardinier n'est qu'une hypothèse dans la pièce de Giraudoux, puisque Egisthe, cédant devant la volonté de Clytemnestre, finit par renoncer à son projet à la fin de la scène IV, dans *Electre ou la Chute des masques* de Marguerite

Du "Lamento du jardinier" au dialogue de Théodore et d'Electre

Yourcenar, Electre est mariée depuis cinq ans avec Théodore, un paysan en qui l'on reconnaît un amalgame du laboureur mycénien d'Euripide et du jardinier-poète de Giraudoux.

Comme chez Euripide, la pièce s'ouvre sur le personnage du laboureur, avec cette différence que l'action ne se déroule pas devant la chaumière mais en lieu clos, à l'intérieur de sa pauvre demeure. Il est cinq heures du matin et vant de partir au travail, Théodore réveille sa femme. Il prononce des mots doux à son adresse et les adjectifs qu'il emploie ("Petite Electre... Douce Electre") témoignent de la tendresse qu'il éprouve pour elle. Il lui a préparé à manger avant de partir et, comme toutes les nuits, il a veillé sur son sommeil agité de cauchemars. Théodore est l'homme qui a pris soin d'Electre après qu'elle a été chassée du Palais d'Agamemnon par Clytemnestre et Egisthe : "Et c'est chez toi que je me suis réfugiée, la joue encore rouge d'un soufflet d'Egisthe. Ils en ont profité pour me traiter de fille perdue qui court après l'aide-jardinier" précise Electre (p. 29). Théodore se considère comme le gardien et le serviteur d'Electre. Comme chez Euripide, leur mariage n'a pas été consommé. Ici, ce n'est pas à cause du respect dû à la fille d'Agamemnon mais parce qu'Electre a interdit à Théodore de la toucher. Tout en appréciant la générosité de son mari (elle évoque leur première rencontre avec reconnaissance) elle s'est refusée à passer "d'une tyrannie à une autre tyrannie, d'un égoïsme à un autre égoïsme, d'une mère à un homme" (p. 30).

Tout en suivant d'assez près Euripide, du moins jusqu'aux révélations d'Egisthe qui modifient totalement les données de la légende des Atrides et désintègrent en quelque sorte le mythe – Marguerite Yourcenar modifie assez profondément le caractère des personnages. Alors que l'Electre d'Euripide se consacre volontiers aux tâches ménagères, se disant disponible à aider son mari ^[6],

[6] Nous pensons tout particulièrement à la réplique suivante, extraite du deuxième tableau : "J'estime à l'égal des dieux un ami comme toi. Tu n'insultas jamais à mes malheurs, et c'est pour les mortels une grande faveur de trouver dans les mauvais jours un médecin tel que tu l'es pour moi. Aussi, sans que tu m'y invites, autant que je le puis, il me faut alléger ton labeur, le rendre plus aisé et partager ta peine. Il est pour toi assez de travaux au dehors. Mais le soin du ménage doit être mon affaire ; en rentrant au logis, le travailleur se

Françoise Bonali Fiquet

l'héroïne yourcenarienne n'éprouve que dégoût pour les soins domestiques. Elle se montre brusque à l'égard de Théodore, refusant avec dédain la nourriture qu'il lui a préparée :

Jette ta bouillie d'avoine à la truie grognant sur sa litière que j'ai oublié de renouveler. Tout ici m'est un reproche, les trous de tes habits, et les yeux des vaches malades. Pourquoi meurs-tu pour moi, si rien ne te tient au cœur autant que cette pauvre ferme ? (p.28).

On a l'impression qu'elle n'a que mépris pour Théodore. Elle le traite de "cul-terreux" et de lâche : "Tu appartiens à la race des paysans qui ôtent timidement leur bonnet en présence du maître" (p. 29), déclare-t-elle. Théodore a conscience de leur différence sociale : lui, un "trayeur de chèvres, un petit métayer de rien du tout" (p. 31), il a osé devenir le mari d'Electre ! Mais, tout en étant de condition modeste, comme le laboureur mycénien, il est loin d'être dépourvu de noblesse. Il a une force qui lui vient de son adhésion aux rythmes cosmiques. Lorsque Electre lui reproche de penser à son champ alors que la réalisation de leur plan (le châtiment des assassins d'Agamemnon) est imminente, il répond :

Avant de mourir, il faut vivre, Electre. Et le mieux est peut-être de vivre exactement comme on a toujours vécu. Le peu de courage que j'ai me vient de mes semis, de mes boutures. Et quand, de peur qu'elle ne pourrisse, je soulève délicatement une courge sur son lit de feuilles sèches, je comprends un peu mieux pourquoi, jeudi, nous risquons de mourir (p. 28).

Il met sa confiance dans la terre nourricière et dans les rythmes cosmiques qui manifestent l'ordre, la permanence et la fécondité.

L'attachement de Théodore à son champ peut être rapproché de la ferveur avec laquelle le jardinier de Giraudoux parle de ses dix arpents de colline couverts d'ail et de tomates, avec des pêchers et des figuiers sur les pentes ou encore de ses six arpents de vallée où poussent les fraises et les framboises (p. 622).

plaît à trouver tout en ordre chez lui" (EURIPIDE, *Electre*, texte établi et traduit par Léon Parmentier, Paris, Les Belles Lettres, 1925 (édition de 1968), p. 194).

Du "Lamento du jardinier" au dialogue de Théodore et d'Electre

Connaissant les risques de l'entreprise, Théodore se console en pensant que s'il n'en réchappe pas vivant, les enfants de sa sœur mangeront de son blé d'orge. Tout en vivant côte à côte depuis plusieurs années, Electre et Théodore agissent poussés par des forces antagonistes. Au lieu d'envisager un bonheur possible Electre ne pense qu'à se venger et, lorsque Théodore lui reproche de ne pas lui avoir donné d'enfant, elle lui explique que se préparer à châtier les coupables a pour elle la même signification qu'un enfantement.

Comment Electre pourrait-elle comprendre la simplicité et l'abnégation de Théodore alors qu'une vieille haine ancestrale l'empêche de voir la réalité qui l'entoure et lui fait perdre la notion du temps. En effet, lorsqu'à la scène IV, Oreste est pris de compassion pour la vie sordide à laquelle Electre a été condamnée tandis qu'il a connu un exil luxueux, elle le rassure bien vite :

Ne t'attendris pas sur moi, mon Oreste. Je ne voyais pas cette maison. Je ne sentais ni le froid de l'hiver, ni le chaud de l'été. *J'avais mes saisons à moi, mon noir soleil, mes fruits empoisonnés mûrissant à des treilles secrètes* [7]. Cette chambre sordide n'était pas plus sale que nos vies non vengées... J'ai fini par l'aimer comme le trou de l'aspic, comme la gaine du couteau d'Electre (p. 44-45).

Alors que Théodore tire son courage du cycle des labours et des ensemencements, Electre vit dans un monde à part dans un univers stérile, rythmé par les cauchemars qui hantent ses nuits. À la vie solaire de Théodore, s'oppose l'existence nocturne d'Electre, peuplée de fantômes avides de sang. Nous en avons un exemple dès le lever du rideau : lorsque Théodore s'approche d'elle chargé d'un récipient de braises pour la réchauffer, elle croit voir un homme portant un baquet de sang. L'image du sang l'obsède à tel point qu'Electre a fini par décorer les murs de la chaumière de fresques rouges.

Au cours de la scène de leurs retrouvailles, Oreste comprend que la déchéance physique de sa sœur (son teint brun de paysanne,

[7] C'est nous qui soulignons.

sa voix fêlée) est moins le signe du malheur que la conséquence de la frénésie homicide d'Electre. Renonçant à la vie, celle-ci répand autour d'elle une odeur de mort : "Elle sent le fauve et la mort, ta maison, pauvre sœur, comme une trappe et comme une tombe" (p. 45), précise Oreste avec beaucoup de clairvoyance.

Comme dans la version d'Euripide, le mari d'Electre ne joue qu'un rôle secondaire dans l'action. Electre le met rapidement à l'écart. Méprisant la solution dépourvue d'imagination qu'il a trouvée (Il "n'a rien trouvé de mieux qu'une escalade nocturne du château" (p. 35)), elle feint seulement de l'associer à son projet de vengeance, et c'est pour agir seule qu'elle anticipe le jour fixé pour le châtement des coupables.

Comme beaucoup d'êtres débordant d'amour, Théodore fait partie de la catégorie des perdants, des laissés pour compte, et il en a pleinement conscience : " ... il y a toujours un certain nombre de soldats qui ne reviennent pas de la bataille, les malchanceux, enfin, les maladroits" (p. 28). En faisant le portrait de ce paysan au cœur pur Marguerite Yourcenar s'est peut-être souvenue des accents lyriques du Lamento du jardinier de Giraudoux, abandonné de tous et condamné à passer seul sa nuit de noces ^[8].

L'adjectif "malchanceux" annonce dès la première scène vers quel destin tragique s'achemine Théodore qui paiera de sa vie le geste criminel d'Electre et d'Oreste et, par ce sacrifice volontaire réussira enfin à s'affirmer en tant que mari d'Electre. Le dévouement et l'abnégation de Théodore font de lui une figure exemplaire qui n'est pas sans rappeler celle du Christ. Au moment de la première représentation de la pièce au Théâtre des Mathurins, en 1954, Marguerite Yourcenar a, en effet, souhaité que nous reconnaissions en lui "le Juste mis en croix" ^[9]. Par son

[8] Composé tardivement par Giraudoux à la demande de Jouvet pour rééquilibrer la longueur des deux actes, ce texte ne fut guère apprécié par les critiques parisiens au moment de la création de la pièce en mai 1937, au Théâtre de l'Athénée. Pierre Brisson, qui le qualifie de "Lamento-tunnel" le juge d' "une préciosité gratuite dont il est difficile de se remettre" (cité par Colette Weil, "Notice" de l'édition de la Pléiade, p. 1548).

[9] Marguerite YOURCENAR, "Carnets de notes d'Electre", *Théâtre de France*,

Du "Lamento du jardinier" au dialogue de Théodore et d'Electre

attachement à la terre, par sa simplicité et surtout par sa capacité d'accepter le monde tel qu'il est, Théodore pourrait d'ailleurs être rapproché du Nathanaël de *D'après Rembrandt* qui, après avoir contemplé une statue en bois de Jésus, "apprend à voir dans chaque homme un charpentier crucifié" [10].

En enlevant à Electre toute trace d'humanité, Yourcenar nous donne de la fille d'Agamemnon une image dévalorisée qui n'a presque plus rien à voir avec l'idéal de justice qu'elle incarnait dans les versions d'Eschyle et de Sophocle. Poussée par la rancune et la jalousie, elle reste sourde à la plaidoirie de Clytemnestre qui tente de se justifier aux yeux de sa fille. Comme l'Electre de Giraudoux, qui reste insensible à la transformation d'Egisthe et refuse de lui accorder le temps de sauver Argos avant de subir le châtiment qu'il mérite, l'Electre yourcenarienne est incapable d'aimer.

Reprenant d'une certaine manière le "lieto fine" de la version d'Euripide qui fait intervenir les Dioscures pour épargner Electre, qui finira par épouser Pylade, l'ami d'Oreste, Marguerite Yourcenar laisse Electre libre, mais est-ce à dire qu'elle se range de son côté? Nous sommes en droit d'en douter. Alors qu'Euripide fait retomber la faute sur l'oracle "peu sage" d'Apollon, à la fin de *La Chute des masques*, l'auteur moderne condamne Electre et ses complices à une sorte d'enfer terrestre :

Quand la porte de la hutte se referme sur les trois fugitifs unis par un crime dont les mobiles se sont désagrégés en eux, nous devons sentir que rien ne dénouera plus ces trois inséparables qui seront tour à tour, les uns pour les autres, leurs dieux et leurs Furies, leurs infirmiers et leurs fantômes,

précise le dramaturge à la fin de l'*Avant-propos* de la pièce (pp. 21-22).

Paris, 1951-1954, p. 27.

[10] *D'après Rembrandt*, dans *La Mort conduit l'attelage*, Paris, Grasset, 1935, p.178.

Françoise Bonali Fiquet

Si l'on devait tenter d'entrevoir un rapport entre *Electre ou la Chute des masques* et les sombres années de la Deuxième Guerre Mondiale, faudrait-il en conclure que Marguerite Yourcenar suggère qu'il y a plus de dignité dans l'acceptation et le sacrifice que dans la révolte ? A la lumière du châtement imposé à Electre et à ses complices, il est permis de le penser.